

HOMÉLIE 17

«Tout m'est permis; mais tout ne m'est pas expédient : tout m'est permis; mais je ne prétends devenir l'esclave de quoi que ce soit.»

1. Ici l'Apôtre attaque l'intempérance. Devant parler encore de l'impudique, et l'impureté trouvant d'ordinaire son origine dans les excès et les plaisirs de la table, il prend maintenant à partie ce second désordre. Ce qu'il dit cependant, ne s'applique pas aux viandes défendues; celles-là ne lui sont pas permises : il fait allusion aux choses indifférentes. Il est permis par exemple de manger et de boire; mais de manger et de boire au delà de certaines bornes, cela ne convient pas. Paul va même jusqu'à une proposition étrange, inattendue, selon une coutume qui lui est assez familière, il prend la question à un point de vue opposé. Non seulement user d'un tel droit ne convient pas, dit-il, mais ce n'est pas un pouvoir véritable, c'est une servitude. Il commence par nous détourner de ce qui ne convient pas, en disant : Cela n'est pas expédient. Puis, il montre à quelle conséquence extrême cela conduit : «Je prétends ne devenir esclave en aucune manière.» Il dépend de vous de manger : conservez ce pouvoir, et veillez à ne pas devenir l'esclave de votre sensualité. Quiconque en use avec convenance, demeure maître; quiconque dépasse la mesure, abdique par cela même sa souveraineté, il devient l'esclave de la gourmandise, qui désormais le retient dans ses fers. Voyez-vous comment devient l'esclave d'autrui, celui qui pouvait jouir d'une pleine indépendance ? C'est une habitude de l'Apôtre, j'en ai déjà fait l'observation, de retourner les difficultés contre ceux-là mêmes qui les font; cette marche, il la suit dans la circonstance actuelle. Les fidèles disaient : «Il m'est permis de me livrer aux plaisirs de la table.» L'Apôtre répond : En vous y livrant, loin de faire acte de puissance, vous prouvez que vous êtes devenu l'esclave de ces plaisirs. Vous ne serez pas le maître de votre estomac, tant que vous vous prêterez à ses caprices; c'est lui qui sera votre maître. Ainsi en est-il de l'argent et des autres biens de ce monde. «Les aliments sont pour l'estomac.» L'estomac désigne moins ici l'organe corporel, que la passion correspondante. De même, dans ces paroles : «Des hommes qui n'ont pour dieu que leur ventre,» (Phil 3,19) il s'agit moins de cette partie du corps que de la glotonnerie. Que ce soit là le sens des paroles apostoliques, la suite va vous le montrer. «Et l'estomac est pour les aliments. Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur.» Or, l'estomac ne fait-il point partie du corps ? Mais, à cause de la relation étroite que les aliments ont avec l'intempérance, Paul les met ensemble et les désigne sous le nom d'estomac de ventre, il leur oppose le corps et le Christ. Que signifient ces mots : «Les aliments sont pour l'estomac ?» Il existe une affinité marquée entre les aliments et la gourmandise, de même qu'entre la gourmandise et le ventre. Ce n'est donc pas au Christ, mais à l'intempérance que cette voie nous conduirait. C'est une tyrannique et sauvage passion que celle des plaisirs de la table; elle fait de nous ses esclaves, et terrible en est la tyrannie. Pourquoi donc soupirer après la nourriture matérielle, ô homme ? Elle n'a d'autre but que le but indiqué déjà, et vous n'en retirerez pas d'autre avantage. Tel qu'un serviteur de condition vile, elle ne sort pas de ce cercle infime elle ne s'élève jamais plus haut, elle ne concourt à d'autre résultat qu'au résultat sans valeur dont nous avons parlé. Unir étroitement les aliments et l'estomac, cette union se resserre ou se relâche tour à tour; c'est un cercle dans lequel on tourne sans relâche; c'est un corps dont l'état de corruption engendre les vers par lesquels il est dévoré; c'est un flot qui grossit d'abord, se dissipe ensuite, et ne laisse rien après lui.

Ceci ne s'applique précisément pas au corps et à la nourriture qui lui est indispensable, mais à la gourmandise et à l'usage immodéré des aliments, comme le prouve le contexte; en effet, Paul ajoute : «Dieu détruira les uns et les autres.» Par où il désigne, non le corps, mais la convoitise; non les aliments indispensables, mais les excès de bouche : quant aux aliments, il ne les condamne pas, il trace même à ce sujet la règle que voici : «Que nous ayons la nourriture et le vêtement, il ne nous en faut pas davantage.» (1 Tim 6,8) S'il formule présentement un blâme, c'est pour la raison indiquée, et dans l'espérance que la prière achèvera ce que le conseil a commencé. D'après quelques interprètes, ce langage de l'Apôtre serait prophétique : il annoncerait ce qui doit se passer dans le siècle à venir, où les aliments seront de tout point inutiles. Si l'usage raisonnable de la nourriture doit avoir un terme, à plus forte raison faut-il s'abstenir de tout dérèglement en cette matière. Toutefois, il n'y a rien en cela de blessant pour le corps. La pensée de l'Apôtre n'est point de condamner le tout à propos de la partie, ni de rejeter sur le corps la responsabilité de l'impureté. C'est une conséquence que Paul prévient, parce qu'il ajoute : Je ne mets point en cause le corps lui-même, dit-il, mais les convoitises excessives de l'âme. «Le corps n'est point pour la fornication, mais pour le

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Seigneur.» Il a été créé, non pour devenir la proie de la honte et de la débauche, pas plus que l'estomac pour être chargé de viandes, mais pour marcher à la suite de son chef qui est le Christ, et pour recevoir le Seigneur dans ses membres. Soyons donc pour lui pleins de respect, rougissons de répondre si mal à l'honneur qui nous a été fait, et de nous rendre coupables de tant de désordres, quand nous sommes appelés à devenir les membres de Celui qui est assis dans les cieux. Après ces reproches dirigés contre la gourmandise, l'Apôtre nous en éloigne encore par la considération des espérances qui nous sont offertes. «Dieu, nous dit-il, ressuscita le Seigneur, et il nous ressuscitera, nous aussi, par sa puissance.»

2. Nouvelle preuve de la sagesse de l'Apôtre. C'est toujours par l'exemple du Christ qu'il démontre la certitude de notre propre résurrection, et maintenant en particulier. Notre corps étant le membre du Christ, dès lors que le Christ est ressuscité, le corps suivra inévitablement la tête. «Par sa puissance.» Comme il s'agit d'une chose extraordinaire et que la raison ne saurait démontrer, Paul explique la résurrection du Christ, par l'infinité de la puissance divine, démonstration bien propre à triompher des difficultés opposées. Quand il s'est agi de la résurrection même du Sauveur, il n'en a pas parlé; il ne dit pas, en effet : Dieu ressuscitera le Seigneur; c'est une chose déjà faite. «Dieu, dit-il, a ressuscité le Seigneur;» inutile de prouver ce fait. Mais, pour notre résurrection qui n'est pas encore un fait accompli, c'est en d'autres termes qu'il faut s'exprimer. «Et il nous ressuscitera par sa puissance.» La puissance incontestable de Celui qui nous doit ressusciter est l'argument par lequel il ferme la bouche à tous les incrédules. Si vous voyez la résurrection du Fils attribuée au Père, n'en soyez pas surpris; n'en concluez pas davantage qu'elle était au-dessus de la puissance du Christ. «Détruisez ce temple, disait-il, et dans trois jours je le rebâtirai ... J'ai le pouvoir de donner ma vie, disait-il encore, et j'ai le pouvoir de la reprendre.» (Jn 2,19; 10,18) Luc dit encore dans les Actes : «Il se découvrit à eux plein de vie.» (Ac 1,3) Pourquoi Paul s'exprime-t-il en ces termes ? C'est qu'il rapporte au Père les œuvres du Fils, et au Fils les œuvres du Père. «Ce que fait le Père, disait le Sauveur, le Fils le fait également.» (Jn 5,19) Du reste, c'est une heureuse idée que de faire mention de la résurrection, et de contenir la passion des plaisirs de la table par cette considération. Je suppose que vous ayez bu, mangé autant que vous le désirez : quel en sera le résultat ? La corruption, voilà tout. Au contraire, vous suivez le Christ en toute chose : quel en sera le résultat ? Votre grandeur, votre gloire, votre résurrection à venir, dont la gloire défie toute expression.

Que personne n'ose donc révoquer en doute la résurrection : si quelqu'un faisait difficulté d'y croire, qu'il songe aux êtres que le Seigneur a fait jaillir du néant, et ce sera pour lui une preuve sans réplique. Certainement, la production des êtres qui nous entourent est une œuvre plus merveilleuse et plus prodigieuse encore. Voyez, en effet : Dieu prend un peu de terre, il la façonne et il en fait l'homme; la terre elle-même auparavant n'existait pas. Comment cette terre est-elle devenue l'homme ? Comment cette terre a-t-elle reçu l'existence ? Comment tous les êtres qui en sont tirés, les animaux, les semences, les plantes avec leurs diverses espèces, l'ont-ils reçue, sans gestation, sans pluies, sans travaux des champs, sans bœufs, ni charrue, ni autre secours que ce soit. Si tant d'êtres animés, des plantes, des animaux, sont sortis d'une terre insensible et inanimée, c'est pour vous préparer à la foi de la résurrection, parce que ce prodige est encore supérieur à celui de la résurrection. Autre chose est de rallumer un flambeau éteint; autre chose de donner l'existence au feu qui n'existait pas; autre chose est de réparer une maison existant déjà; autre chose de faire une maison dont il n'existait pas vestige. Dans un cas, il y avait au moins les matériaux; dans l'autre, il n'y aurait absolument rien. Le Seigneur a donc commencé par la tâche la plus difficile, afin que l'accomplissement de cette tâche nous disposât à croire à l'accomplissement de la plus facile. Si je parle de tâche plus ou moins difficile, je ne parle pas au point de vue de Dieu, je me place au point de vue de l'humaine raison. Pour Dieu, rien n'est difficile. De même qu'il n'en coûte pas plus à un peintre habile de dessiner mille figures que d'en dessiner une seule; de même il est aussi facile à Dieu de produire une infinité de mondes que d'en produire un seul. Il lui est même plus facile, infiniment plus facile de les créer qu'à vous d'y penser : cette pensée vous demandera au moins un peu plus de temps; la création n'en demande pas à Dieu; autant les rochers l'emportent en pesanteur sur les objets les plus légers, sur notre âme même, dirai-je; autant la promptitude de l'œuvre créatrice l'emporte sur la promptitude de notre pensée.

Vous avez contemplé la puissance du Seigneur sur la terre. Songez maintenant à la création du ciel, des étoiles si nombreuses, du soleil, de la lune, de tous les astres qui autrefois n'existaient pas. Dites-moi, s'il vous plaît ensuite, comment une fois créés ils ont eu de la consistance, et sur quel banc ils ont reposé ? Quel est leur point d'appui, quel est celui de la

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

terre ? Qu'y a-t-il au delà de la terre ? Et au delà, qu'y a-t-il encore ? Quels vertiges s'emparent de l'intelligence; et comme elle a besoin du secours de la foi, et du refuge de la divine puissance ! Cependant, si vous voulez suivre une marche fondée sur des raisonnements humains, il ne vous sera pas impossible de donner peu à peu des ailes à votre âme. – Et quels raisonnements humains mettrons-nous en œuvre ? Considérez les potiers : d'un vase brisé, d'un vase informe, ils feront un vase irréprochable. Considérez les métallurgistes : ils découvriront de l'or, là où vous ne verrez que de la terre, ils en tireront du fer, de l'airain ou d'autres substances. Les fabricants de verre ne transforment-ils pas le sable en un corps solide et diaphane ? Vous parlerai-je des corroyeurs, des teinturiers qui fabriquent les vêtements couleur de pourpre, et qui vous font remarquer sur les mêmes étoffes le passage d'une couleur à une couleur tout autre que la couleur reçue ? Parlerai-je de votre naissance, de ce germe informe et sans caractère que reçoit le sein maternel ? Comment un être aussi grand peut-il en provenir ? Et le blé, ne suffit-il pas d'en jeter le grain dans la terre ? Quand il est dans le sein de la terre, il pousse; d'où viennent donc les épis, la tige et tout le reste ? N'est-ce point assez d'une graine de figuier tombée à terre pour qu'elle prenne racine et qu'elle pousse des rameaux et des fruits ? Toutes ces merveilles, vous les admettez sans en demander les raisons, et quand il s'agit de la transformation du corps humain par le Seigneur, vous lui en demanderiez compte ? Comment justifier cette conduite ?

3. Opposons aux Gentils cette réponse. A ceux qui acceptent les Ecritures, tout discours est inutile. Si vous prétendez porter un regard investigateur sur toutes ses œuvres, quelle différence ferez-vous entre Dieu et les hommes ? Que dis-je ? il est une foule de choses au sujet desquelles nous ne demandons aux hommes aucune explication. Si nous observons à leur égard cette discrétion, combien plus devons-nous prendre garde de sonder les œuvres de la sagesse divine et d'en exiger la justification ! En premier lieu, celui qui nous affirme telle ou telle vérité, mérite toute notre créance; en second lieu, ces vérités sont inaccessibles au raisonnement. Dieu n'est pas tellement limité dans sa puissance que ses œuvres doivent nécessairement subir le contrôle de votre raison. Vous ne comprenez pas l'œuvre d'un ouvrier ordinaire; comment comprendriez-vous celle de Dieu, l'ouvrier suprême ? Ne refusez donc pas de croire à la résurrection; car vous renoncerez par cela même à l'espérance des biens à venir. Mais écoutons les habiles observations, pour ne pas dire les réflexions absurdes de nos adversaires. – Comment, vous disent-ils, le corps une fois mêlé à la terre et devenu terre lui-même, transformé ensuite en tout autre substance, pourrait-il ressusciter ? – Vous y voyez des difficultés; mais l'œil de Dieu n'en découvre aucune : à ses yeux, point de ténèbres. Vous ne sauriez rien distinguer là où règne la confusion; Dieu y distingue toute chose. Vous ignorez ce qui se passe dans le cœur du prochain; Dieu en connaît tous les secrets. Si votre ignorance des moyens que Dieu peut employer pour rendre la vie aux morts est la raison qui vous empêche d'y croire, vous ne croirez pas davantage qu'il connaît tout ce qui se passe au fond des cœurs, cet ordre de choses vous étant également inaccessible. Du moins la matière, même dissoute, conserve-t-elle la visibilité : les pensées, au contraire, demeurent invisibles. Et celui qui connaît à merveille ce qui est invisible ne connaîtrait pas ce qui est visible, et ne pourrait réduire le corps en ses éléments constitutifs ! Mais ce serait une déraison que de le prétendre.

Ne refusez pas, encore une fois, de croire à la résurrection. Le refuser, ce serait prêter l'oreille au démon. Ce que le démon veut, c'est assurément que l'on ne croie pas à cette vérité, mais c'est aussi que la vertu disparaisse et cesse de produire des œuvres. Or, l'homme qui compte bien ne pas revenir à la vie, et ne pas avoir à justifier sa conduite, embrassera difficilement la vertu. De même, l'homme qui ne pratique pas la vertu, embrassera difficilement la foi en la résurrection : ces deux choses conduisent réciproquement l'une à l'autre, l'iniquité à l'incrédulité, l'incrédulité à l'iniquité. La conscience que bourrelle le remord redoute le châtement à venir; et, comme elle ne veut pas chercher le repos dans un changement de mœurs, elle est réduite à le chercher dans l'incrédulité. Si vous niez la résurrection et le jugement, elle s'écriera de son côté : Je n'aurai donc pas à rendre compte de mes crimes. Mais écoutez le Christ : «Vous vous trompez, vous ne connaissez ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu.» (Mt 22,29) Dieu n'aurait point accompli tant d'œuvres admirables, s'il nous eût condamnés à nous dissoudre et à périr sans retour, s'il ne nous eût pas réservé une vie nouvelle. Il n'aurait point déployé le ciel sur notre tête, il n'aurait point étendu la terre sous nos pieds, il n'aurait point accompli toutes les autres merveilles dont nous sommes témoins pour cette vie de quelques instants. Et, s'il a fait tout cela pour la vie présente, que ne fera-t-il pas pour la vie future ? Si nous ne devons point espérer d'autre vie que la vie de la terre, nous sommes de pire condition que les œuvres créées pour nous. Le ciel, la terre, la mer, les fleuves sont plus durables que nous : il en est de même de quelques animaux; les éléphants, les

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

corneilles vivent beaucoup plus longtemps, ainsi que plusieurs autres. Pour nous la vie n'est pas courte seulement elle est encore remplie d'épreuves : pour eux rien de pareil; leur vie est longue, et de plus exempte de sollicitudes et de chagrins. Dieu aurait-il donc traité les maîtres moins bien que les serviteurs ?

N'allez pas, je vous en prie, ô homme, raisonner de la sorte; n'allez pas rétrécir à ce point votre pensée que vous méconnaissiez les richesses de votre Dieu et de votre Seigneur. Dès le principe, Dieu vous avait donné une vie qui ne devait pas finir; vous n'en avez pas voulu. C'était autant d'assurances de l'immortalité que ces entretiens avec Dieu, cette vie exempte de peines, cet affranchissement de toute douleur, de tout souci, de tout labeur et de toutes les nécessités qui présentement nous environnent. Adam n'avait besoin ni de vêtements, ni de toit, ni de rien de ce genre : pareil aux anges, il lisait dans l'avenir, il était rempli de sagesse. Dieu accomplit une œuvre dont il ne lui dit rien; Adam la connaît et s'écrie à la vue de la femme : «Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair.» (Gen 2,23) C'est ensuite seulement que vint le travail, ensuite que vinrent les sueurs, ensuite que vinrent la crainte, la honte, le défaut de confiance; alors la peine, la douleur, les gémissements n'étaient point connus. Mais l'homme ne demeura point en cet état d'honneur et de félicité.

4. Et moi donc, direz-vous, devrai-je périr à cause de loi ? – Non, ce n'est point à cause de lui. Vous n'êtes pas sans avoir des péchés à vous reprocher; et, si ce n'est pas ce péché que vous avez commis, c'est un autre. Du reste le châtement, loin de vous nuire, a tourné à votre avantage. Si vous étiez irrévocablement condamné à la mort, votre observation aurait une certaine valeur. Or, vous êtes en possession de l'immortalité, il dépend même de vous de surpasser en éclat le soleil même. – Je n'aurais point commis de péché si je n'eusse reçu un corps sujet à la mort. – Dites-moi, est-ce qu'Adam était sujet à la mort lorsqu'il pécha ? Certes non : s'il eût été mortel, la mort n'eût point ensuite été son châtement. Ce n'est point un obstacle à la pratique de la vertu que la mortalité du corps; c'est plutôt pour nous le principe de la sagesse et de l'utilité le plus grand. En voici d'ailleurs la preuve : puisque la perspective de l'immortalité suffit pour remplir d'orgueil le premier homme, s'il l'eût possédée sans retour, à quel degré de folie ne serait-il point descendu ? Aujourd'hui, quand vous avez commis quelque faute, vous pouvez y mettre fin; la condition abjecte, misérable, périssable de votre corps vous facilite cette tâche et vous inspire des sentiments de modération; mais, si vous eussiez péché en un corps immortel, vos péchés eussent pris une plus grande consistance. Ce n'est donc pas notre corps mortel qui est la cause du péché; ne lui en faites pas un crime; c'est la perversité de notre volonté qui est la source de tout mal. D'où vient qu'Abel n'eût point à souffrir de cette infirmité de notre nature ? D'où vient que la spiritualité de leur être n'a servi de rien aux démons ? Voulez-vous voir les avantages précieux que vous procure cette mortalité de notre corps, bien loin de nous être nuisible ? Ecoutez le bien que vous en retirez lorsque vous pratiquez la vigilance. Les douleurs, les peines, les fatigues qu'il entraîne sont autant de causes qui vous éloignent du vice. Vous répliquerez que vous êtes également entraînés vers les plaisirs charnels. Ce n'est point votre corps qui vous y entraîne, mais votre incontinence. Quant aux douleurs dont je parlais, c'est bien au corps qu'il les faut attribuer. Il est impossible qu'un homme traverse la vie sans gémir, sans souffrir, sans pleurer; il lui est très possible de la traverser sans commettre de péché contre la pureté. Si tout ce qui tient aux vices dépendait du corps, on les retrouverait partout, comme on retrouve partout ce qui tient à la nature. Telle n'est pas l'impureté; la douleur nous est imposée par la nature, mais l'impureté est le fruit de la perversité de notre cœur. N'accusez donc pas le corps, de crainte que le diable ne vous ravisse l'honneur que Dieu vous a donné. Nous n'avons qu'à le vouloir, et le corps deviendra pour nous le frein le plus propre à réprimer les saillies de l'âme, à la préserver de l'orgueil, à confondre l'arrogance, à nous seconder dans toutes les bonnes œuvres.

Ne m'alléguez pas l'exemple de certains hommes qui ne se possèdent pas : ne voit-on pas des écuyers précipiter, en se servant des rênes sans adresse, les chevaux hors de la voie, et briser le char qui les porte ? Accusons-nous alors les rênes ? Ce ne sont pas les rênes qui sont la cause de la catastrophe, c'est l'écuyer qui n'a pas su en user à propos. Raisonner de même dans la présente matière. Quand vous verrez un jeune homme livré à lui-même et se précipitant dans un abîme de désordres, prenez-vous-en non aux passions du corps, mais à l'écuyer qui conduit, c'est-à-dire à la raison. Ici, comme tout à l'heure, les rênes ne sont pour rien dans le mal commis; la faute en est au maladroit conducteur qui d'ailleurs est la première victime de sa maladresse, car embarrassé dans les rênes il ne tarde pas à être entraîné dans la chute. Tant que vous teniez ferme les rênes, je maîtrisais la bouche des coursiers; puisque vous les avez lâchées, je vous punirai de votre négligence; je vous envelopperai et vous entraînerai dans la ruine, afin que cela ne se reproduise plus. Encore une fois, qu'on ne s'en

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

prenne pas aux rênes, mais à soi-même, mais à sa propre corruption. L'écuyer en nous c'est la raison, les rênes, le corps auquel elles transmettent la direction de l'écuyer. Si les rênes sont bien menées, vous n'aurez aucun danger à redouter : si elles ne sont pas tenues ferme, tout est compromis et perdu. Vivons dans la chasteté, mettons en cause notre volonté mauvaise, et non le corps. C'est l'affaire du démon d'obtenir des insensés qu'ils s'en prennent au corps, à Dieu et au prochain, non à leurs convoitises; il craint que, trouvant la cause de leurs maux, ils ne parviennent à s'en affranchir. Maintenant que ses ruses vous sont connues, tournez contre lui toute votre ardeur, remettez à la raison la conduite du char, et tenez les yeux de votre âme élevés vers Dieu. Dans l'ordre temporel, celui qui donne les jeux ne peut rien sur l'issue du combat, il n'a qu'à l'attendre : ici, Dieu est l'agonothète; qu'il nous soit propice, et nous arriverons à la possession des biens futurs, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, honneur, puissance, ainsi qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.